

Encore d'autres textes de

Mahmoud Darwich

extraits de

«Une mémoire pour l'oubli»

LE TEMPS : BEYROUTH LE LIEU : UN JOUR D'AOUT 1982
récit traduit de l'arabe (Palestine), publié en France par Actes Sud en 1994

Comment faire pénétrer l'odeur du café dans mes cellules, tandis que les obus s'abattent sur la cuisine ouverte au-dessus de la mer, répandant des senteurs de poudre et la saveur du néant ? [...]

Je veux sentir l'odeur du café. Cinq minutes. Je veux une trêve de cinq minutes pour un café. Je ne veux rien d'autre que me préparer un café. Cette obsession me donne un but, un objectif.

page 12

A six heures, les oiseaux du voisin se sont mis à chanter. Je les ai écoutés se livrer à leur rite, imperturbablement, dès qu'ils se sont retrouvés seuls dans la lumière naissante. Pour qui chantent-ils au milieu de ce ciel saturé de missiles ? Ils chantent pour effacer la nuit passée, ils chantent pour eux-mêmes, pas pour nous. Le savions-nous, avant ? Les oiseaux se sont taillé leur propre espace au milieu des fumées de la ville en flammes. Les flèches de leurs trilles s'enroulent autour des obus et désignent une région préservée du ciel. Le tueur tue, le combattant combat, l'oiseau chante.

page 14

Aucun café ne ressemble à un autre, et chaque maison, chaque main, possède le sien ; chacun possède quelque chose qui le rend différents des autres.

Je reconnais le café de loin. Il commence par suivre la voie étroite, puis il serpente, ondule, soupire, dévale pentes et collines, s'enroule autour d'un chêne ou d'un châtaignier, s'échappe pour fondre dans la plaine, se retourne derrière lui, éclate en mille particules du désir de gravir à nouveau le sommet de la montagne et s'élève, porté par les notes de la flûte, en route pour sa maison première.

page 20

Qui a dit de l'eau qu'elle est incolore, inodore et sans saveur ? L'eau a une couleur que révèle la soif. L'eau a la couleur des chants d'oiseaux, le moineau en particulier, de ces oiseaux que n'affole pas cette guerre venue de la mer tant que demeure préservé leur morceau de ciel. L'eau a le goût de l'eau, cette odeur de l'air chaud [...]. Les oiseaux poursuivent leur chant, affirment leur présence au milieu du fracas des bombardements maritimes. Qui a dit que l'eau est inodore, incolore et sans saveur ? qui a dit que l'avion est le féminin de l'oiseau ?

page 15

Mais eux ici, venaient au monde sans le moindre berceau, au gré des circonstances, sur une natte, dans une corbeille de roseau ou sur une litière de feuilles arrachées à un bananier. Ils venaient au monde, au gré des circonstances, sans acte de naissance ni état civil, sans fête ni anniversaire, fardeau pour leurs parents et pour les compagnons de tente. En bref, des enfants de trop, des enfants sans identité.

page 18

Personne ne souhaite oublier, ou plus exactement personne ne souhaite être oublié...

.... Pourquoi demande-t-on à ceux que les vagues de l'oubli ont rejetés sur les rivages de Beyrouth de faire exception aux lois de la nature humaine ? Pourquoi leur demande-t-on tant d'oubli ? Qui peut leur fabriquer une mémoire nouvelle, ombre brisée d'une vie lointaine dans un carcan de métal hurlant ?

page 19

extraits de «Une mémoire pour l'oubli» de Mahmoud Darwich

En cet instant précis, alors que les avions labourent nos corps, les intellectuels, veillant un corps sans vie, réclament une poésie capable de répondre aux raids aériens, capable, pour le moins, de renverser le rapport de force ! Si la poésie ne naît pas maintenant, quand verra-t-elle le jour ? Et si elle le fait plus tard, quelle est sa valeur aujourd'hui ? Question simple, et complexe à la fois, qui nécessite de répondre en plusieurs temps, pour dire, par exemple, que le poème peut naître maintenant, ici, dans une langue donnée, dans un corps donné, sans pour autant trouver une gorge ou une feuille de papier. Question innocente, qui réclamait une réponse innocente, mais elle était lourde, ce jour-là, du désir d'assassiner le poète coupable d'affirmer qu'il écrivait son silence.

pages 57 et 58

C'est peut-être ainsi, à travers tous ceux qui sont venus du monde arabe à la recherche de ce qui manque dans leur propre pays, que la rencontre des contraires s'est donné un nom si ambigu, s'est faite poumon pour permettre à quelques individus, à l'assassin comme à sa victime, de respirer, et que Beyrouth est devenue la chanson des différences et des divergences, sans que la foule de ses amants se demandent s'ils sont à Beyrouth ou dans leurs rêves.

page 82

Je pense à ce jeune Pakistanais. Comment a-t-il pu quitter sa lointaine Asie pour arriver jusqu'à cette ville ? Il cherchait du pain et c'est son gagne-pain qui l'a pris au piège de ce siège. Le pain l'a attiré depuis Lahore, l'a fait haleter durant des milliers de kilomètres pour arriver à ce miracle de l'esprit humain, le pain, ce pain qui l'a tué dans une guerre dont il n'a rien à faire, [...]

page 112

Un matin, un camarade de prison avait réussi à préparer, à mon intention, une tasse de café. Je la dévorais des yeux mais je me suis obligé à la contempler assez longtemps pour qu'un autre détenu n'ait pu se retenir de lui jeter un regard plein de détresse. Je l'ai ignoré pour profiter tout seul de mon bien, je l'ai ignoré et j'ai savouré mon café à petites gorgées, avec un sadisme qui m'a fait honte. C'était il y a vingt ans, et ce regard implorant, parce que le don et le partage, en prison, font les véritables offrandes, ne m'a pas quitté, [...]. Quel égoïsme ! Priver un compagnon de prison d'une demi-tasse de café !

page 25

Sur la plage, au loin, la vague a épousé l'algue du rocher et je surgis à l'instant de cette union vieille d'un million d'années. J'en surgis à l'instant et je ne sais plus où je suis, qui je suis. Je ne sais plus mon nom, ni comment se nomme cet endroit. Je ne savais pas que je pouvais arracher une de mes côtes pour entamer un dialogue avec ce silence absolu. Quel est mon nom ? Qui m'a nommé ? Qui me nommera : Adam...

page 41

Il allait ramer doucement, toucher terre au premier rocher. Il empoignerait la barque et l'enfourerait dans le fond sablonneux, elle et toutes les colombes aperçues dans d'autres cieux. Il embrasserait la terre ferme pour y puiser l'odeur d'une enfance brisée, jetée aux vents. Il tâterait au fond de sa poche la clé de sa mère, reprise dans sa tombe. Il suivrait la rue des Rois, parallèle au rivage, et il se souviendrait d'avant, quand il vendait le poisson.

page 145

.../...

Mahmoud DARWICH

Dans son dernier numéro (415-416) CPE a proposé une présentation du poète Mahmoud DARWICH ainsi que des poèmes extraits de son recueil *«Comme des fleurs d'amandier ou plus loin»*. Je disais à leur sujet combien certains poèmes me semblaient proches de la prose....

J'ai lu, depuis, du même auteur, *«Une mémoire pour l'oubli»* édité également par Acte Sud. Selon l'auteur, cet ouvrage est un récit. Mais c'est sans surprise que j'y trouve des poèmes.

Comment se fait-il que dans son recueil de poésie je lisais de la prose et que dans celui-ci je lis de la poésie ? Il n'y a là rien d'anormal, l'auteur ayant prévenu le lecteur par ces mots de A Bû Hayyân Al-Tanhîhî cités en exergue dans le recueil de poèmes: *«La plus belle parole est celle qui se situe entre la prose et la poésie et une prose qui ressemble à la poésie.»*

Oui, mais où s'arrête la poésie et où commence la prose ?

Bonne question, encore faudrait-il savoir ce qu'est la Poésie... Les poètes eux-mêmes, les mieux placés pourtant, n'ont pas de réponse, ils ont des réponses à travers lesquelles chacun peut construire la sienne en fonction de ses rencontres avec la poésie.

Gérard PFISTER vient de publier aux éditions ARFUYEN, (dont il est le créateur et l'animateur, il est poète lui-même,) 1001, oui mille et une, définitions de la poésie sous le titre *«La poésie, c'est autre chose»*. Ce titre est une définition, parmi d'autres de Guillevic qui sitôt la définition donnée la nuance, disant que *«c'est une définition vague, mais juste»*. Le mot *«chose»* n'a rien de poétique direz-vous, mais on connaît l'humour de Guillevic... Dans ce même ouvrage je lis que, de l'avis de René DAUMAL *«La prose parle de quelque chose, la poésie fait quelque chose avec des paroles.»* Voilà bien des mots du quotidien pour dire l'indicible de la Poésie, à savoir qu'elle agit sur nous, en nous.

Mais tout, et de loin, n'est pas dit et l'immense variété des définitions, parfois paradoxales, parfois jeux de mots, (mais les mots ne sont-ils pas le domaine privilégié du poète ?) ne prouve-t-elle pas que la Poésie ne se laisse pas enfermer dans une définition. Écoutons Federico Garcia Lorca : *«Mais que vais-je dire, moi, de la Poésie ? Que vais-je dire de ces nuages, de ce ciel. Regarder, regarder ; les regarder, le regarder, c'est tout. Tu comprendras qu'un poète ne peut rien dire de la Poésie. Laisse cela aux critiques et aux professeurs. Mais ni toi ni moi ni aucun poète, nous ne savons ce qu'est la Poésie.»* De plus, à peine *«la vérité de la poésie semble-t-elle en passe d'être atteinte»* que *«l'instant d'après elle s'échappe par un détour inattendu...»* (Gérard PFISTER)

Il est sans doute aussi difficile de toucher à la *«vérité de la poésie»* que de vouloir marcher sur son ombre ! Mais est-ce bien nécessaire pour la goûter et se laisser subjugué par elle ?

Sur la plage, au loin,
la vague a épousé
l'algue du rocher
et je surgis
à l'instant de cette union
vieille d'un million d'années.
J'en surgis à l'instant
et je ne sais plus
où je suis,
qui je suis.
Je ne sais plus mon nom
ni comment
se nomme cet endroit.

Mais eux, ici,
venaient au monde
sans le moindre berceau,
au gré des circonstances,
sur une natte,
dans une corbeille de roseau
ou sur une litière de feuilles
arrachées à un bananier.
Ils venaient au monde,
au gré des circonstances
sans acte de naissance
ni état civil,
Sans fête ni anniversaire,
fardeau pour leurs parents
et pour les compagnons de la tente.
En bref,
des enfants de trop
des enfants sans identité.

Les avez-vous reconnus ? Ce n'est pas ainsi que M. DARWICH a mis en page ces, ses, textes qui sont pour moi indéniablement des poèmes que je lis et relis avec plaisir (voir pages précédentes). Mais peut-

être que sous cette forme «la subtile horlogerie du poème» (G. Pfister) est mise en évidence et s'impose à nous. Cette transformation ferait-elle oeuvre de «pédagogie de la poésie» ?

Je ne veux pas pour autant dire qu'il suffit de changer la présentation d'un texte en prose pour que celui-ci devienne poème. Non. Quand les ingrédients manquent à la recette, le plat est mauvais.

Où se niche alors la poésie si elle n'est pas dans la l'habillage extérieur du texte ?

A travers les consonances, les répétitions, les images, les connotations, chaque lecteur trouve la musique, le rythme, les résonances profondes qui créent en lui l'Emotion appelée Poésie.

Il me semble déceler chez Mahmoud Darwich, non pas une hésitation entre la prose et la poésie mais une recherche subtile d'un équilibre et d'une harmonie entre les deux.

Anne-Marie MISLIN, janvier 2009

(choix des extraits : Hélène Buessler et A.-Marie Mislin)

«Une mémoire pour l'oubli» se termine par ces lignes :

La mer arpente les rues. La mer pend aux fenêtres et aux branches des arbres desséchés. La mer tombe du ciel et entre dans la chambre. Bleu, blanc, écume, vague. Je n'aime pas la mer, je ne veux pas de la mer parce que je ne vois ni rivage, ni colombe. Je ne vois dans la mer que la mer. Je ne vois pas de rivage. Je ne vois pas de colombe.



école maternelle de Pouilly-les-Vignes, Doubs